

Dieu dans *Hamlet*

I

Les répétitions avaient à peu près bien commencé. Mais vite des événements incompréhensibles se produisirent. D'abord le metteur en scène éprouva un grand désir inquiet d'élargir la scène. L'espace habituel ne lui suffisait plus. Dès le second jour des rencontres il voulut faire tomber une paroi qui restait d'un décor ancien sur le plateau, et dans son impatience prit un marteau, se jeta sur ces planches peintes, mais c'était solide, elles résistaient, il dut renoncer, dans une crise de larmes.

On s'étonna, mais le même désir d'accroissement de l'espace scénique gagnait les comé-

diens. Ils aimaient rester assez loin les uns des autres. On eût dit qu'ils voulaient laisser vide le centre du plateau. L'acteur qui jouait Polonius, un gros homme un peu boiteux, ne cessait pas d'aller et venir, comme à la recherche de failles dans une paroi invisible d'où lui viendrait l'air qui paraissait lui manquer. On l'appelait, de là-bas, il n'en revenait qu'à regret. Quant à la jeune fille qu'on avait choisie, un peu au hasard, pour être Ophélie, et qui aimait rester assise à l'écart, les yeux dans le vide, elle poussa un cri, un matin, et se mit debout, les mains tendues, et tremblantes, puis nous sembla vouloir s'enfuir, mais où? et s'écroula quelques pas plus loin, secouée de pleurs elle aussi. De l'hystérie, allons donc, elle était toujours si calme, si attentive.

Et bientôt le metteur en scène décida qu'il fallait quitter le théâtre, et même aller loin, très loin, dans la sombre campagne de ce pays. Dans un champ, sous le vaste ciel bas de ce bout du monde, on pourrait crier quand ainsi on s'éloignerait les uns des autres, crier pour réussir à se faire entendre dans la scène à ce moment-là à l'étude. Les voix reviendraient en écho de la falaise voisine, avec des retards,

elles se mêleraient, on se prendrait à aimer les harmoniques qui troubleraient dans les mots d'alors le son et même le sens.

Nous nous retrouvions au petit matin, dans ce lieu d'herbes trouées de petites pierres pointues, mauvaises pour Ophélie et Gertrude, qui trébuchaient sur leurs hauts talons. Polonius arrivait toujours un peu en retard, boitant, avec dans ses mains des choses de chez lui qu'il tenait à nous montrer, voire à mêler à l'action, les posant ici ou là, parfois les cachant dans un surcroît des broussailles. C'étaient d'humbles objets, car cet acteur était pauvre. Une fois, ce fut une longue planche, sur laquelle restaient des traces de peinture, ocre rouge. Une autre fois, une assiette peinte, de fleurs et fruits étroitement enlacés. Deux vers tracés d'une main naïve y disaient que « le dieu de Cythère » aime « le mystère ». Même, un certain matin, où il y avait de l'orage, notre Polonius survint avec une petite fille, sa fille, visiblement furieuse. Il la traînait, elle résistait, et quand il en lâcha la main, elle courut tout au bout du champ, où il y avait une grosse pierre, et s'y assit, sanglotant.



II

Je ne dirais rien des autres bizarreries de ces premiers jours, elles nous amusaient, nous troublaient, un peu, mais ne nous inquiétaient pas, et nous cherchions à les oublier. Mais tout autre chose ce fut quand des sortes de spasmes saisirent, au point de les étouffer, des acteurs qui l'instant d'avant s'efforçaient paisiblement de bien interpréter une scène. D'abord ce fut Ophélie. Nous savions qu'Hamlet, quelques jours auparavant, était entré dans sa chambre avec sur lui tous les signes, pour point défectueux, mots incohérents, mains tremblantes, de la fureur amoureuse. Et elle avait eu peur, n'était-il pas l'héritier du trône, au redoutable pouvoir, et ne l'aimait-elle pas, elle-même, sans se l'être encore avoué? Bonnes raisons pour être émue en cette nouvelle rencontre, d'autant qu'aujourd'hui le prince fou l'insultait, avec des mots étonnants.

Mais l'actrice qui se prêtait à ce rôle ne montrait rien qui laissât paraître qu'elle fût tant soit peu impressionnable. Je l'ai dite distraite, lointaine. On la voyait maintenant se prêter avec une belle application aux instruc-

tions du régisseur, qui voulait qu'elle soit la fille obéissant en silence à un père lui assignant pourtant une lourde tâche. Polonius, on le sait, veut prouver à la reine et au roi que leur fils et beau-fils aime Ophélie, et celle-ci va devoir l'inciter, par sa présence évasive, à lui dire à nouveau son sentiment, eux trois se tenant cachés derrière une de ces tapisseries qui ont dans la pièce un si grand rôle. De tapisserie, on n'en aurait pas, sur cette lande où des flaques brillent, car il a plu. Claudius et Gertrude et Polonius se tiennent simplement immobiles, un peu à l'écart. Et arrive donc le jeune prince, oh, plus si jeune, marmonnant on ne sait trop quoi sur la vie et la mort, le néant et l'être. Il avise Ophélie et, oui, il l'insulte, tout en lui disant qu'il l'avait vraiment aimée. Elle doit alors murmurer : « Il est vrai, monseigneur, que vous me l'avez fait croire ». Après quoi : « Je ne vous aimais pas », dira Hamlet, peu crédiblement. Et Ophélie : « Je fus d'autant plus trompée ».

Et réussit-elle à dire les premiers mots, en tout cas, quand elle en vint à la seconde réplique, une immense agitation s'empara de tout son corps, sa gorge se serra, rendant ses

mots inintelligibles, des sanglots la secouèrent, ses bras se dressèrent, ils semblaient s'arracher d'elle, flotter un instant dans l'espace sous le ciel redevenu clair, puis elle s'écroula, dans la boue, et resta prostrée, toujours tremblante : il fallut la relever, elle ne regarda pas, ne vit pas, ceux qui se bouscuaient autour d'elle. Une reprise de son étrange cri de l'autre jour ? Une simple émotion d'actrice au plus intense moment d'une scène certes bouleversante ? Non, trop chavirés étaient ses yeux assombris quand on parvint à la remettre debout, sa tête ballottant à droite et à gauche. Elle avait été envahie, mais par quoi, par qui ? Il fallait reporter la répétition à plus tard, mais pourrait-on jamais la reprendre ?

Après quoi ce fut une émotion un peu semblable, et elle aussi démesurée et de ce fait mystérieuse, qui s'empara d'un des comédiens – un de ceux que Shakespeare a voulu présents dans sa tragédie – alors qu'il déclama, devant Hamlet attentif, un fragment d'une œuvre inscrite à son répertoire, le récit que fait Énée à Didon, déjà follement éprise de lui, des dernières heures de Troie. Ce comédien dirigeait la troupe qui venait d'arriver

à Elsenour, et Hamlet s'apprêtait peut-être à lui proposer de jouer un des soirs prochains cette pièce, ou poème, dont il lui rappelait la lucidité mais tout autant la mesure. Chose curieuse, il en savait même par cœur d'entiers passages et il avait commencé la récitation de celui qu'il préférait, la mort de Priam, s'interrompant toutefois, après avoir dit ces vers avec justement beaucoup de mesure – au moins l'avait pensé Polonius –, pour céder la parole à l'acteur professionnel.

Nous écoutions, avec Polonius, tout allait comme on pouvait le vouloir, avec ce qu'il fallait d'amusement et de nonchalance pour que cette conversation entre comédiens et amateurs de théâtre eût le naturel que Shakespeare attendait d'eux. Mais, quand l'acteur reprit au vol les mots restés en suspens, il me parut aussitôt lutter contre une émotion qui l'envahissait, qui grandissait vite. Il continua sa déclamation, pourtant, il laissa le sot Polonius l'interrompre, il la reprit, il en vint à la mort d'Hécube. Mais à présent ses genoux tremblaient, sa voix s'étranglait. Et c'est vrai, cette fois encore, que l'auteur de la pièce a voulu l'émotion, ému lui-même. L'évocation

de Priam accablé de coups puis d'Hécube bouleversée est on ne peut plus émouvante. À dire ces vers d'ailleurs superbes il y a bien de quoi changer de couleur, avoir ses yeux pleins de larmes.

Mais le cri! Le cri de bête blessée à mort, non, pire encore, que le comédien poussa quand il dut rappeler celui qu'Hécube elle-même avait jeté à la face des dieux sur les murailles de Troie! Ce cri monta d'un gouffre comme je n'imaginai pas qu'il y en eût un dans aucune existence humaine. Il enveloppa le sanglot de la vieille femme, se fondit en lui, le fit éclater, l'emportant haut dans le ciel, le préservant, cependant : c'était bien un cri qu'expliquait le texte, celui de cet homme qui chancelait, mais c'était quelque chose de plus encore, et d'autre, de tout autre, tout autant une souffrance terrible que, puis-je oser me risquer à parler ainsi, l'évidence, en cette immense voix rauque, d'une extraordinaire douceur. Comme avec Ophélie quelques jours plus tôt j'eus l'impression, nous eûmes tous l'impression, qu'une puissance d'au-delà toute mesure s'était glissée dans un être de moindre taille, le violentant. Mais, cette fois encore,

que c'était plus pour s'identifier à lui que par désir de l'anéantir. Le comédien reprit bientôt ses esprits, d'ailleurs. Il nous dit qu'il avait vu, à cet instant de son cri, vu, simplement vu, le visage d'Hécube, et ses pauvres mains se portant vers le corps sanglant de Priam. Il disait cela, mais on s'exclama, derrière nous. Quelqu'un s'était aperçu que l'acteur qui jouait Hamlet gisait à deux pas de notre groupe, évanoui, le front dans des touffes d'herbes.

Cet homme, ce premier rôle, mais de tempérament plutôt réservé, affable toujours, attentif, nous l'aimions assez, se releva, ne dit rien, reprit dès qu'il le fallut son travail avec le metteur en scène. Mais c'est de lui pourtant que nous vint la plus grande de nos surprises, et je vais essayer de la relater, mais je sais que je n'y parviendrai pas. C'est la nuit, cette fois, à l'interruption du spectacle qu'Hamlet a imaginé, d'un roi assassiné par son frère. Et il faut que le comédien laisse paraître la joie que le prince qu'il représente a ressentie à la vue de la confusion de Claudius, ce frère assassin lui aussi. Mais s'avanceront sur la scène maintenant vide Rosencrantz, Guildenstern, ces courtisans qui sont évidemment des espions.